

Les Bienheureuses

ANDRÉ LALIEUX

Les Bienheureuses

ISBN 978-2-930582-56-6
© Éditions du Basson, févr 2018
D/2018/12.096/2

BASSON ROUGE

Éditions
du Basson
BASSON ROUGE

NOELLA

Je l'ai rencontrée sur la place Verte, en plein chantier, à Charleroi. Les grues et les bulls venaient de mettre par terre les *colonnades* qui longeaient le boulevard Tirou. Il y avait un potin d'enfer, des odeurs de mazout et de poussière de ciment. Les fumées noires des échappements des engins de démolition donnaient à la scène un côté irréel. J'ai pensé à Sarajevo en pleine guerre sous un grand ciel tout bleu. Il ne manquait que les snipers.

Elle était là, à regarder la scène, tranquille, dos appuyé au mur de la librairie Molière. Blonde, les yeux bleus. Pas belle, pas élégante, sans charme, mais un physique animal, ça oui, foutue quoi, très bien foutue. Vêtue comme une pute carolo, bottes en plastique blanc, piercing au coin du pif, minijupe et toute la panoplie. Elle tirait goulûment sur une cigarette, inhalait longuement la fumée avant de la recracher vers le ciel en levant le front. Ses traits réguliers, mais très durs faisaient penser, au premier regard, que la vie, pour elle, c'était pas du gâteau tous les jours.

Je l'avais remarquée parce que moi aussi je perdais mon temps à observer le va-et-vient des ouvriers. On m'avait dit que, certains jours, ils étaient plus de deux cents. Ça parlait italien, normal, portugais aussi, mais y'en a qui discutaient dans une langue que je n'ai pas reconnue. Je me suis dit que ça devait

être du roumain, parce que ceux-là, on les payait pas cher. Ils avaient tous des casques rouges et ils étaient dégueulasses, la gueule enfarinée de poussière et sueur mêlées. C'était la tour de Babel, voilà.

Un groupe de types en costumes-cravates s'est amené. Ils ont déplié des plans. Les costards avec les casques de chantier blancs, c'était rigolo. Ceux-là parlaient français et flamand. Ils n'ont pas traîné, ont regagné deux gros 4x4 et se sont barrés : fallait pas salir les beaux vêtements.

C'est elle qui est venue me parler. Moi, je l'aurais pas fait. Je n'aborde jamais les femmes en rue. Pas le physique pour. Pas le bagou, non plus.

- Quel boucan, hein ?

C'est tout ce qu'elle m'a dit. J'ai pas su trop quoi répondre, alors, j'ai souri en hochant la tête. Elle secouait les cendres de sa clope de la main gauche, le bras tendu le long de sa cuisse, vers le sol.

- Et la poussière aussi, quelle poussière !

C'est finalement tout ce que je suis arrivé à dire. Elle a hoché la tête, dans un rictus qui chez elle devait souvent passer pour un sourire.

- Moi je viens tous les jours de la semaine regarder ça, qu'elle a repris. Je ne sais pas pourquoi, c'est quelque chose tout ce toutim, on n'a jamais vu ça par ici. Avant, je ne venais jamais à la ville basse, c'est pas ma zone.

C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'elle avait besoin de compagnie, de ne pas être seule. Je ne sais plus vraiment ce que je lui ai dit ni ce qu'elle m'a répondu. Elle parlait beaucoup plus que moi, par moment en esquissant un pâle sourire. Elle en devenait presque jolie.

- Je suis au chômage, et je fais des ménages en noir, si t'habites pas trop loin et que ça t'intéresse...

Elle m'a lancé un regard de moineau perdu, parce que cette phrase, elle avait eu un mal de chien à la sortir.

- Merde, j'ai plus de toches, qu'elle a repris en fouillant ses poches.

- J'ai des Belga, je lui ai répondu en lui tendant le paquet.

- Ça ira, qu'elle a fait avec la moue de celle qui doit fumer la merde d'un moins que rien.

Galant, je me suis approché et je lui ai allumé sa cigarette, les mains en coquille autour du briquet pour le protéger du vent. J'étais tout près de son visage. Là, elle a vraiment souri, elle m'a regardé avec des yeux plus brillants que la flamme. Brusquement, elle m'a sorti, en balançant la tête pour que je capte bien qu'elle disait pas ça pour faire du vent :

- Toi, t'es un gentil. Je te parle depuis cinq minutes et je sais que t'es un gentil. Pas causant, mais ça, on s'en fout. Je dirais même que les types qui causent, ceux qui ont toute la gueule, c'est pour faire leur malin, alors ils me les brisent ces gars-là. Toi t'es un nounours !

Elle est partie dans un grand rire vulgaire et m'a soufflé ce qui lui restait en bouche de fumée de cigarette, droit dans le pif. Je déteste. J'ai failli la planter là, mais je lui ai fait un grand sourire hypocrite, faut-derche comme pas possible et je me suis marré comme si c'était ce qui se faisait de plus fin en matière d'humour.

- On va boire un pot ? que je lui ai sorti.

- On commencera toujours avec un ! qu'elle a repris.

C'est ainsi qu'on s'est lancé dans la tournée des bistrots. Le soir était tombé depuis longtemps quand

elle m'a dit que le dernier verre, on le prendrait chez elle, à Dampremy. Elle a roulé de la prune avec un air entendu. C'est ainsi que ça s'est passé.

Chez elle, c'était minable, autant qu'elle et moi. On s'est couché tout de suite. Dépiautage mécanique, elle a plié ses fringues et elle a refumé sa énième cibiche. Ça n'a pas vraiment démarré en trombe, on avait trop bu. Pourtant, elle était super bien foutue.

C'est quand elle s'est mise à rire que je lui ai mis les mains autour du cou, gentiment, comme dans un jeu. Là, c'est devenu vraiment bon. J'ai serré de plus en plus fort, ses yeux commençaient à lui sortir de la tête. Elle était toute rouge et ne riait plus du tout. La garce. J'ai pris un super pied d'enfer, comme je n'en avais jamais pris. Elle aussi je crois bien. Je me suis endormi comme un bienheureux.

Quand je me suis réveillé, en regardant son cadavre étendu à mes côtés, en train de refroidir, j'ai pensé que je ne baiserais plus jamais une femme autrement.

Je me suis fringué vite fait. J'ai pensé aux flics : pas trop à m'en faire, je n'étais pas fiché, pas de casier, rien. J'ai essuyé tous les endroits où j'avais posé mes paluches, rapport à mes empreintes ; un verre, la tête du lit, une table basse...

On n'avait croisé personne de ses connaissances ou des miennes pendant notre virée. Juste échangé des aménités de tocards avec des inconnus.

Je suis reparti à pied vers la ville basse, j'y avais laissé ma cage. Le jour pointait dans la grisaille. J'ai essuyé un petit frisson, remonté le col de mon blouson et rejoint la BM Elle a démarré dans un tremblement de moteur diesel qui aurait besoin

depuis longtemps de passer à l'entretien. Je suis reparti vers Thiméon.

Arrivé à la maison, j'ai vu que maman était montée se coucher. Cinq heures. Normal. J'ai entrouvert la porte de sa chambre, elle ronflait, paisiblement. J'aurais dit langoureusement presque, tellement chez elle, dormir prenait des airs de béatitude. Pour le coup, je ne tiens pas de ma mère, je n'ai jamais eu de sommeil de ce genre. Je suis du style à pioncer inquiet, debout au moindre bruit. Un chat feule au bout du jardin et je suis réveillé.

Ça doit venir de mon père : facile de lui mettre tout sur le dos, il a croisé ma mère quinze jours à la ducasse de La Docherie, l'a baisouillée deux ou trois fois et s'est tiré en oubliant un polichinelle dans le tiroir ! Ah, elle a morflé, ma vioque, c'est rien de le dire. À l'époque, fille-mère, ça faisait mauvais genre, même dans une zone de merde comme la banlieue ouvrière de Charleroi. Fille perdue, elle a fait des ménages pour survivre, nettoyé des bistrots à Marchienne à trois heures du mat, après la fermeture, juste pour arriver à nouer les deux bouts et m'élever. C'est même peu dire. Me dorloter, voilà ce qu'elle a fait, je me suis retrouvé petit prince au milieu de tous mes potes éduqués par leur père ou le mec de leur mère à coups de savate dans la tronche pour faire bien mal parce que ça apprend la vie. Résultat, j'étais persuadé d'être à part, l'enfant élu, quelque chose entre le petit Jésus et le divin fils du seigneur du Kamtchatka.

Dans la cité, je roulais des mécaniques avec une bande de bas-de-plafond de mon âge qui me prenaient pour ce que je n'étais pas : un caïd, un dur, un vrai de vrai. Il suffisait d'avoir une grande gueule pour les persuader d'être le roi de Prusse.

Alors, qu'ils me considèrent comme leur leader avait été plutôt fastoche. J'ai joué le jeu jusqu'à mes vingt ans, et puis tout a changé.

Chacun est parti vivre sa vie comme il pouvait, à l'usine, à pousser les caddies sur le parking du GB ou à essuyer le formica des tables du Quick. Ceux-là avaient réussi : ils avaient un job. D'autres avaient débuté chômeurs et piliers de bistrot, dealers de Marie-Jeanne ou de coke pas du tout light. On se retrouvait encore de temps à autre chez *le Mourzouk*, le café de notre jeune âge. On éclusait des Jups avant d'aller draguer des grognasses dans les dancings des environs.

C'est à cette époque qu'on a commencé, mon pote Rino et moi, à se faire des bourgeoises, des femmes bien plus vieilles que nous, la quarantaine bien faite, divorcées ou délaissées, pleines aux as qui arrosaient sans regarder. On les pêchait au *Bavarois* à Montigny-le-Tilleul. Tout le monde y trouvait son compte, de l'expérience et du pognon pour les uns, de la chair fraîche et l'illusion d'une seconde jeunesse pour les autres.

Tu parles d'un deal, ça n'a eu qu'un temps. Rino s'est marié avec Calugera, il a turbiné à la Providence et elle a fait des ménages. Je me suis retrouvé seul à encore vivre chez ma mère, au chômage, mais bourré de thunes : maman assurait.

Je m'occupais d'elle, je la chouchoutais. Elle ne manquait de rien. Le samedi, je sortais la BM pour la conduire au boulevard Tirou faire son tour à l'Inno. Puis elle allait descendre sa Duvel au *Prince Baudouin*. Je glandais de mon côté et on rentrait au bercail début de soirée. La belle vie pour elle, un peu moins pour moi. Tout un temps, après le souper, je filais retrouver Vanina chez elle, quand son mari

faisait les pauses de nuit. On carburait un peu, et puis on entamait notre petite séance d'amour vache. Je lui faisais ce qu'elle voulait et je filais achever ma nuit à jouer au poker dans un tripot ou l'autre. Là, c'était la belle vie. J'ai pris de l'âge comme ça, à la douce, en baisant des tordues de plus en plus âgées. Moi non plus, je n'allais pas en rajeunissant.

Et puis, j'ai calé, d'un coup sec, je me suis dit que j'avais fait mon temps. J'ai essayé d'aller boulonner à l'usine, j'ai essayé, vraiment, mais débiter à quarante ans dans le turbin, mission impossible. Voilà, j'avais compris, j'étais un raté. Je suis resté le fils à ma maman et j'ai continué à voir des filles, des bien mûres et des presque vieilles, des pochardes et des tarées. J'étais juste devenu un brave glandeur de quinquagénaire qui pompe l'héritage de sa mère avant l'heure. Au fond, une occupation pas si mal, pas très reconnue, pas très glorieuse, mais pas si mal.

Logé, nourri, blanchi, argent de poche du chômage, la bagnole, une BM fournie par la mère pour que je la balade où elle voulait une ou deux fois la semaine. Le reste du temps, j'avais la bagnole pour moi. Je connais un paquet de gars qui signeraient à deux mains pour ce turbin-là.

Et voilà que j'ai rencontré Noëlla (j'ai appris son prénom par les journaux) devant la librairie Molière et que j'ai vécu la plus torride histoire de fesses de toute ma vie. Le pied gigantesque, pour elle comme pour moi. Elle n'a pas eu le moins bon, croyez-moi : passer l'arme à gauche en pleine extase, ça ne doit pas être si mal, elle s'est vraiment sentie monter au paradis.

Non, le plus dur, c'est pour moi : pas sûr que je retrouverai demain une gonzesse que je puisse

étrangler tranquillement en la fouraillant et sans que je sois soupçonné de la chose. Faudra que je me renseigne un peu sur les moyens de rencontrer ce genre de nanas en 2017. *Le Bavarois* n'existe plus depuis des lustres et je ne me suis pas tenu au courant de l'évolution de la mode en la matière.

Ça doit bien exister encore, nom de dieu, un bouge où les femelles et les mâles se retrouvent pour faire exulter leurs chairs en toute discrétion. Me parle pas des boîtes spécialisées en rencontres sexy et échangeisme, pas moyen d'y envisager un sale coup sans que les flics vous suivent à la trace comme des furets dans un terrier de lapins.

Non, faut juste que je prenne le temps d'écumer tous les rades de la région où je serais susceptible de croiser de la bonne femme, de n'importe quel âge, de n'importe quel genre. Rien à battre qu'elle soit belle ou moche. Jeune ou vieille, rien à foutre. Faut juste qu'elle me suive, en toute discrétion, qu'il n'y ait pas la moindre trace de notre relation, la plus courte possible. Je la tronche en l'étranglant, espérant qu'on s'éclate un max tous les deux, et je me casse ni vu ni connu dès qu'elle commence à refroidir.

Demain, je commencerai à investiguer. Je trouverai bien une bonne femme qui convient. Je prendrai mon temps. La patience, à mon âge, n'a plus de limites.

MAMAN

Ma mère s'est levée tôt, comme toujours. Elle m'a dit qu'elle m'avait attendu jusqu'à trois heures du matin, qu'il fallait que je la prévienne quand je découchais. Elle m'a sorti ça l'air entendu, pour me faire comprendre qu'elle savait qu'on ne peut changer les besoins d'un homme. Elle voulait juste ne pas se tracasser toute la nuit à m'attendre. Elle m'a réveillé vers dix heures en passant son foutu aspirateur sur le palier. J'aurais bien pioncé plus longtemps, j'étais claqué.

Je suis descendu à la cuisine après lui avoir collé une bise sur le front, tandis qu'elle agitait frénétiquement sa machine. Elle a grogné, puis m'a suivi. Je me suis assis. Elle m'a servi mon café. Elle faisait un peu la gueule en me cuisant mes œufs au bacon. C'était plutôt confortable, ça l'empêchait de m'inonder de questions sur mon emploi du temps de la nuit et de m'abreuver de recommandations imbéciles.

J'ai repensé à la blonde. J'ai appris son nom le lendemain dans *La Nouvelle Gazette*: Noëlla, Noëlla Derijcke, elle s'appelait. Les journaloux lui prêtaient une vie un peu dissolue, des amants dans tous les coins, connue de la police pour tapage et altercations dans plusieurs bistrots, et même pour le tabassage d'une rivale qui lui avait piqué un jules plutôt friqué.

À part ça, rien, une gentille conne un peu soupe au lait. Conne, mais pas si mauvaise. La victime idéale pour mon premier étranglement. Je prendrai bien